Chapitre 1
L'origine des espèces

Lorsqu'un jeune naturaliste aborde l'étude d'un groupe d'organismes qui lui sont entièrement inconnus, il est tout d'abord très embarrassé pour déterminer les différences qu'il doit prendre en considération… car il ne sait rien de la nature ni de l'étendue des variations auxquelles ce groupe est sujet…

En 1899, nous avions appris à maîtriser l'obscurité, mais pas la chaleur du Texas. Nous nous levions dans le noir, plusieurs heures avant le soleil, lorsqu'une vague traînée indigo apparaissait dans le ciel vers l'est et que le reste de l'horizon était toujours plongé dans la nuit. Nous allumions nos lampes à pétrole et les tenions devant nous dans l'obscurité comme de petits soleils vacillants. Toute une journée de travail devait être terminée avant midi, quand la chaleur massacrante ramenait tout le monde dans notre grande maison aux volets clos. Nous nous couchions alors dans la pénombre des vastes pièces aux plafonds hauts, comme des victimes en sueur. Le remède

habituel de notre mère, consistant à vaporiser de l'eau de Cologne sur les draps pour les rafraîchir, ne faisait de l'effet qu'une minute. À trois heures de l'après-midi, quand il fallait de nouveau se lever, la température était toujours mortelle.

La chaleur était dure pour tout le monde, à Fentress, mais c'étaient les femmes qui en souffraient le plus, dans leurs corsets et leurs jupons. J'étais encore un peu trop jeune pour subir cette forme de torture uniquement réservée aux femmes. Elles desserraient leur corset après des heures de contrainte, et poussaient un soupir de soulagement, maudissant la canicule, et leurs époux aussi, qui les avaient entraînées dans le comté de Caldwell pour y planter du coton et des hectares de pacaniers. Ma mère abandonnait provisoirement ses cheveux postiches, une fausse frange crêpée et un rouleau en crin de cheval, à partir desquels elle dressait chaque matin ses propres cheveux en un savant échafaudage. Ces jours-là, quand nous ne recevions personne, il lui arrivait même de coller sa tête sous la pompe de la cuisine et de laisser Viola, notre cuisinière quarteronne, pomper l'eau jusqu'à ce que mère soit complètement trempée. Elle nous interdisait d'une voix sans réplique de rire devant ce spectacle ahurissant. Lorsque notre mère abandonnait ainsi sa dignité à la chaleur, il valait mieux ne pas nous trouver sur son chemin – il ne nous fallut pas longtemps (et à notre père non plus) pour le découvrir.

Mon nom est Calpurnia Virginia Tate, mais à l'époque tout le monde m'appelait Callie V. Cet été-là, j'avais onze ans, et j'étais la seule fille sur sept enfants. Pouvez-vous imaginer situation plus désastreuse ? J'étais coincée au milieu, entre trois frères plus âgés que moi – Harry, Sam Houston et Lamar – et trois frères plus jeunes – Travis, Sul Ross et le bébé, Jim Bowie, que nous appelions J.B. Les plus petits parvenaient réellement à dormir à midi, parfois même empilés les uns sur les autres comme des chiots humides et fumants. Les hommes qui revenaient des champs, et mon père, qui rentrait de son bureau à la fabrique de coton, dormaient également. Ils prenaient les seaux en fer-blanc du puits et s'aspergeaient d'eau tiède sur la véranda, avant de se laisser tomber sur leurs lits de corde, terrassés.

Oui, la chaleur était une calamité, mais elle m'apportait aussi la liberté. Tandis que le reste de la famille dormait d'un sommeil agité, je me dirigeais secrètement vers les berges de la rivière San Marcos pour profiter de ma récréation quotidienne : un moment sans école, sans ces pestes de frères, et sans mère sur le dos. Je n'avais pas vraiment la permission de le faire, mais personne ne me l'interdisait non plus. J'arrivais à m'éclipser parce que j'avais ma chambre à moi tout au bout du couloir, alors que mes frères partageaient tous la même pièce. S'ils m'avaient vue, ils auraient vendu la mèche en moins d'une demi-seconde. À mes yeux, cette chambre individuelle était

l'unique avantage appréciable que me valait le fait d'être la seule fille.

Notre maison était séparée de la rivière par un terrain en forme de croissant de deux hectares et demi, couvert de végétation sauvage et jamais débroussaillé. J'aurais eu du mal à m'y frayer un chemin si les clients habituels de la rivière – les chiens, les cerfs, mes frères – n'avaient entretenu en passant un étroit sentier battu entre les ronces traîtresses, les bardanes griffues, aussi hautes que ma tête, qui s'accrochaient à mes cheveux et à mon tablier, tandis que je me faisais toute petite pour me faufiler entre elles. En arrivant à la rivière, j'enlevais mes vêtements et restais en chemise, puis je flottais sur le dos, ma chemise ondulant doucement autour de moi dans le faible courant. Je m'abandonnais avec délice à la fraîcheur de l'eau. J'étais un nuage de rivière, qui tournoyait doucement dans les tourbillons. Je levais les yeux vers les nids soyeux des chenilles d'écailles fileuses, loin au-dessus de moi, dans le feuillage luxuriant des chênes qui se penchaient sur la rivière. Les cocons semblaient me refléter, flottant dans leurs propres ballons de gaze dans le ciel d'un turquoise clair.

Cet été-là, tous les hommes, à l'exception de mon grand-père, Walter Tate, s'étaient coupé les cheveux très court et avaient rasé leur barbe épaisse ainsi que leur moustache. Ils parurent aussi nus que des salamandres aveugles pendant quelques jours, le temps de se remettre du choc que provoquait la vue de leur menton pâle et

fuyant. Curieusement, grand-père ne souffrait pas de la chaleur, malgré sa grande barbe blanche qui tombait en cascade sur sa poitrine. Il prétendait que c'était grâce à ses habitudes régulières et modérées, vu qu'il ne buvait jamais de whisky avant midi. Sa vieille queue-de-pie à l'odeur prononcée était affreusement démodée, mais il ne l'aurait quittée pour rien au monde. Notre bonne, SanJuanna, avait beau la nettoyer régulièrement au benzène, elle gardait toujours une odeur de moisi, et une étrange couleur, qui n'était ni noire ni verte.

Grand-père vivait sous le même toit que nous, mais c'était un personnage énigmatique. Il avait depuis longtemps transmis la direction de l'affaire familiale à son fils unique, mon père, Alfred Tate, et il passait ses journées dans son « laboratoire », derrière la maison, absorbé dans ses « expériences ». Le « laboratoire » n'était qu'une vieille remise, située dans les anciens baraquements des esclaves. Lorsque grand-père ne se trouvait pas dans le laboratoire, il était soit dehors, à la recherche de spécimens, soit terré dans un coin sombre de la bibliothèque, avec ses livres jaunis, là où personne n'osait jamais le déranger.

Je demandai à ma mère si je pouvais me couper les cheveux, cette épaisse chevelure étouffante qui me descendait dans le dos. Elle répondit non, elle ne voulait pas que je coure partout comme une sauvageonne aux cheveux tondus. Je trouvai ça parfaitement injuste, sans même parler de la chaleur ! Je décidai donc de suivre un